

velles ; d'où viens-tu ? Pourquoi ce retour imprévu ? Aurais-tu fait quelque sottise ?

—Père, répondit Jean, votre enfant d'adoption est digne de vous. Voilà les certificats des maîtres chez lesquels j'ai appris mon état de mécanicien, et maintenant je suis en route pour faire le tour du monde, si vous ne voulez pas que je vous serve jusqu'à la fin de vos jours, comme le dernier de vos serviteurs.

—Oh, oui, oui, tu es mon fils ! Tu en es digne, mon enfant. Mais je ne veux pas te garder ici sans utilité pour nous deux. Je suis dispos et bien portant ; j'ai encore de bonnes années à vivre, et je veux achever mon ouvrage. Tu partiras, et Dieu te ramènera assez tôt pour que je te bénisse encore, avant de fermer les yeux.

Jean passa plusieurs semaines auprès du capitaine. Il ne pensait plus à partir. Ce fut M. Josselin qui lui cria un jour, de grand matin : —Garçon, le vent est bon ; lève l'ancre et gagne le large ; les vœux de mon cœur suivront ta course lointaine ; va partout où tu voudras ; mais si tu mets le pied chez les Anglais, je ne te permets qu'une peccadille : Si quelqu'un d'eux te regarde de travers et t'appelle *french dog*, réponds-lui : je suis Jean, le fils de Josselin, le capitaine brestois, et casse-lui ton épine sur le dos : rien de plus, rien de moins.

—Soyez tranquille, père, s'écria Jean. Je n'y manquerai pas.

—C'est bien. As-tu de l'argent ?

—Père, il me reste cinquante écus.

—Avec tes bras, c'est tout ce qu'il te faut. En cas de malheur ou de maladie, écris-moi bien vite. Je saurai te faire virer de bord, et te remorquer au logis.

Jean commença son tour d'Europe.

Il se rendit à Lyon, de là franchit les Alpes parcourut l'Italie, visita Rome et Naples, passa en Allemagne, d'Allemagne en Angleterre, vécut à Londres sans querelles, passa jusqu'à Saint-Petersbourg, travailla partout avec succès, gagna de bons écus, des ducats, des florins, des guinées, et fit adresser à son père adoptif tout le surplus de son gain.

Arrivait-il dans une ville où il y avait quelque chose de remarquable à voir la fatigue ou la nécessité de remplir sa bourse, le forçaient-elles à s'arrêter ? Il se mettait au service d'un mécanicien. Le dimanche, l'ouvrier se changeait en savant voyageur. Quand son escarcelle était ronde, il poussait sa route, malgré les efforts que faisaient ses patrons pour le retenir ; car un ouvrier instruit dans son art et laborieux, ne se rencontre pas facilement, et tout le monde admirait ses connaissances et son adresse.

Maintes filles de gros fabricants auraient peut-être aussi voulu fixer l'étonnant étranger,

car maître Jean était un beau jeune homme : ses yeux bleus étaient pétillants d'esprit, et quelquefois tout humides de sensibilité. Ses manières étaient celles d'un garçon bien élevé ; sa conversation attachait autant que les grâces naturelles de toute sa personne. Plusieurs fois, son cœur fut près de se livrer à de douces émotions : mais la force de son caractère en triomphait. Il voulait revoir son père adoptif et finir ses jours auprès de lui. La reconnaissance avait sur lui plus d'empire que l'intérêt personnel.

Vers la fin de la quatrième année de ses voyages, il reprit le chemin de la Bretagne. Depuis longtemps, le capitaine avait laissé ses lettres sans réponse. Jean craignait d'avoir à pleurer sa perte. Il pâlit en voyant des figures étrangères le recevoir dans la maison de son bienfaiteur. On lui apprit que M. Josselin, fatigué de son existence isolée, avait vendu cette propriété, mais qu'on ignorait ce qu'il était devenu.

Le pauvre Jean sentit son cœur douloureusement blessé.—Si mon père adoptif, se disait-il, avait eu pour moi une véritable affection, il m'aurait informé du lieu de sa retraite.

Il reprit son hâvre-sac, et s'en alla loger dans le faubourg de Brest. Le lendemain, il se rendit chez le banquier qui payait les revenus de M. Josselin, pour tâcher d'en obtenir quelques renseignements.

M. Piélan, le banquier, le reçut à bras ouverts.—Soyez-le bien venu, lui dit-il. Notre vieil ami, accablé de souffrances, par suite de ses anciennes blessures, a réalisé sa fortune, et s'est décidé, sur les instances des médecins, à aller s'établir à la Martinique. Le climat chaud des Antilles lui sera plus favorable que les brumes de la Bretagne. Mais, en partant, il ne vous a pas oublié, et je suis dépositaire d'une somme de trente mille francs qu'il destine à votre établissement, en quel lieu qu'il vous plaise de le fixer,

Jean était anéanti. Le chagrin lui ôtait la parole.—Calmez-vous, mon bon ami, lui dit affectueusement le banquier, ce que vous avez de mieux à faire pour justifier les bonnes dispositions de votre protecteur, c'est de chercher à utiliser votre savoir, et j'ai déjà pensé à vous en procurer les moyens. L'occasion se présente d'accepter un emploi aussi avantageux qu'honorable. Quand vous serez complètement installé, et que vous aurez rendu des services, vous pourrez obtenir un congé et faire un voyage de deux ou trois mois, pour aller visiter ce digne M. Josselin. Mais pour le moment, nos colonies sont encombrées d'ouvriers de toute espèce qui vont y chercher fortune, et vous ne trouveriez pas à vous caser convenablement. Ce cher capitaine pensera peut-être à vous y ménager, un jour